

Bertrand Dicale · Anne-Sophie Mercier

A close-up portrait of Serge Reggiani, a middle-aged man with dark, wavy hair, looking slightly upwards and to the right with a gentle smile. He is wearing a dark, textured jacket over a dark shirt. The background is a soft, out-of-focus landscape with warm, golden light, suggesting a sunset or sunrise.

SERGE
REGGIANI

La nostalgie est toujours ce qu'elle était

Serge Reggiani

La nostalgie est toujours ce qu'elle était

Bertrand Dicale
Anne-Sophie Mercier

Serge Reggiani

La nostalgie est toujours ce qu'elle était

L'Éditions de
Observatoire

ISBN : 979-10-329-2260-6

Dépôt légal : 2022, août

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2022
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Françoise Etchegaray,
en souvenir d'une petite tache de lumière
sur un mur, qu'on regarde,
qu'on admire, et qui disparaît.*

Anne-Sophie Mercier

Introduction

La nostalgie est toujours ce qu'elle était



Le métier de Serge Reggiani serait-il de paraître perdant et de survivre pourtant ? Ici, dans *Vincent, François, Paul... et les autres*, de Claude Sautet, il étreint Antonella Lualdi, entre Stéphane Audran, Yves Montand, Michel Piccoli et Marie Dubois.

Paul va mal, mais s'arrange pour avoir l'air d'aller bien. Paul va mal, mais reste sympathique. Le plus sympathique, finalement, puisqu'il ne s'illusionne sur rien, ou tout au plus sur son grand roman qui remplacera sur sa machine à écrire les niaiseries de commande qu'il accepte pour gagner sa vie. Paul sait bien qu'on ne le considère plus que comme un écrivain raté, alcoolique de surcroît.

L'alcool coule à flots dans *Vincent, François, Paul... et les autres*, et quelques mois plus tard, à la radio, *La Chanson de Paul* vient confirmer l'ampleur du mal. Les mots sont de la même plume pour le film et pour la chanson, celle de Jean-Loup Dabadie, qui sait comment l'on parle dans les champs de ruines, mais qui sait surtout comment on y tient table ouverte : que tous viennent, que les voitures se garent comme elles veulent, que l'on se promène en bande dans les prés et dans le bois, que ces dames ne soient pas enchaînées à la cuisine, que les enfants jouent librement, que tout le monde ait à boire, surtout les proverbiaux « dimanches à la Sautet » sur lesquels Paul règne avec une gentillesse chagrine. Si le nom de Paul n'est pas prononcé dans la chanson, on reconnaît tout de suite le personnage bouleversant du film de Claude Sautet. Le visage cabossé et sublime, radieux de fissures, le sourire navré et bravache avec lequel il contemple ses illusions et ses ambitions perdues.

Il a une femme aimante et une belle maison, l'une et l'autre ouvertes aux amis, aux imprévus, aux fidélités, aux sursauts du cœur, aux coups de tabac de la destinée. Aujourd'hui, quand le film se termine et que l'on a reposé ses petits écouteurs blancs (ce long métrage ne se voit plus au cinéma), on se remémore les yeux de Serge Reggiani lorsqu'il lance une phrase toute simple ou – mieux encore – quand il se tait. La paupière tombante – peut-être à cause de la fumée d'une cigarette

brune, peut-être pour ne pas regarder trop fixement le désastre –, ces yeux nous disent beaucoup, mais on ne sait s'ils vont du désespoir à l'espérance ou, en sens inverse, du rêve au désenchantement.

Chacun peut chérir un moment ou un autre de Reggiani dans *Vincent, François, Paul... et les autres* : Paul navré rejoignant François devant la maison après leur engueulade autour du gigot, Paul avec sa hargne mal assurée lorsqu'il a trop bu à la fête, Paul seul dans l'abri de lumière de son bureau, Paul prenant place à côté de ses comparses, mais en étant un peu plus petit, sur le trottoir parisien qui fera l'affiche du film.

Il y a de la grâce dans la chute de cet homme. Sautet ne raconte pas l'effondrement de l'économie, le malaise de la nation, l'identité mâle dans les *seventies*. Vincent, François, Paul – surtout Paul – et les autres n'échouent que par eux-mêmes. Ils savent qu'ils ne peuvent pas vraiment accuser les circonstances lorsqu'ils s'enfoncent dans la dépression, le doute ou cette nostalgie infinie dont ils ne prononcent jamais le nom.

Non, tout vient d'eux, tout survient par eux-mêmes – la certitude d'avoir manqué sa vie, d'avoir trahi un idéal ancien, d'avoir failli à imposer sa volonté au monde entier comme les géants qu'ils espéraient être. Dans leur tristesse et leur vaillance, ils ne sont qu'eux-mêmes, des hommes frappés par la cinquantaine plus que par n'importe quelle autre force.

Ils appartiennent à cette génération dont la jeunesse a traversé le vacarme atroce de la pire guerre de l'Histoire avant de rêver d'inventer leur chemin en pleine liberté. Lorsque tout s'effondre ou se refuse à eux, ils accusent au pire l'ordre naturel des choses et ne voient que leur échec, leur faillite, leur misère. Leur immense nostalgie, d'une pureté inégalée, ne porte pas de colère

ou de révolte – seulement le sentiment que le bonheur est passé et qu'ils n'ont pas su le retenir.

Le regard de Serge Reggiani témoigne d'un désarroi personnel, et non de la malédiction de ceux qui, aux générations suivantes, seront fauchés par une crise systémique, une fin de l'Histoire, une angoisse climatique... Ce regard-là nous touche, car ayant eu vingt ans sous l'Occupation, quand vient l'heure des bilans, trente ans plus tard, il ne sait pas encore que les Trente Glorieuses s'achèvent.

Voici pourquoi Serge Reggiani finit par dépasser de la tête et des épaules quelques géants qui le dominaient de son vivant. Ses chansons nous disent des douleurs idéales, des échecs parfaits, des crépuscules indépassables. Nous qui ployons sous les catastrophes ou les dépressions contemporaines, nous ne pouvons voir en lui qu'un grand frère en défaite : l'Italien à qui l'on n'ouvre pas la porte, le Barbier de Belleville qui ne saura jamais chanter, le père largué du Petit Garçon ou le mari écrasé de la chambre cent treize de l'Hôtel des Voyageurs. Il est toujours magnifiquement vaincu, et pourtant secourable.

Indispensable Reggiani, qui nous fait voir ce qu'être triste veut dire quand les circonstances ne suffisent pas à expliquer la tristesse. Voici pourquoi sa nostalgie est si délectable aujourd'hui : alors que l'on étouffe entre les annonces d'inévitables cataclysmes, il nous rappelle qu'il y eut un temps où avoir le cafard n'était pas une expérience générationnelle obligée, mais la conséquence de libres choix, pris très tôt et ajustés tout au long de l'existence dans une quête d'émancipation et de révolution, de lendemains qui chantent et d'aubes vermeilles. Il nous emmène, ce maître en nostalgie, et nous rappelle qu'il fut un temps où la nostalgie n'était que nostalgie.

Un gamin italien



À dix-huit ans, Serge Reggiani rêve d'être comédien, d'être élégant, d'être un séducteur, et surtout d'échapper à la destinée de ses parents.

« *Passaporti !* » Le mot résonne dans la nuit froide. Il pleut des cordes. Le train s'est arrêté, puis, une fois les formalités terminées, continue lentement sa route, avant de s'immobiliser à nouveau. L'enfant distingue soudain des uniformes, mais ce ne sont pas les mêmes que ceux aperçus quelques minutes auparavant. « *Passaporti !* »

Ça y est, la vie de Serge Reggiani vient de basculer. Il a huit ans, et Letizia, sa mère, est près de lui. Quel choc ! Il a suffi de quelques mètres pour que surgissent une autre langue, une autre musique et tout un monde nouveau de sensations. La France.

D'un coup, les copains, les petites amoureuses, la famille, les lions de granit sur la place du marché de Reggio Emilia, la pauvre tortue qu'on bombarde de pierres du premier étage de la sacristie, les promenades avec Letizia pour cueillir les noisettes et dénicher les bons arbustes, et l'oncle Ovido, la honte du quartier, en train de défiler tout fier dans son uniforme fasciste, que c'est loin soudain. Oui, c'est loin. Comme l'*acqua d'Orzo*, l'eau de réglisse préparée par Letizia, et la petite cuisine d'où elle sortait en essuyant ses mains pleines de farine sur son tablier.

Pour la mère et le fils, le terminus, ce n'est pas Paris, qu'ils traversent à toute vitesse sous une pluie battante, mais Yvetot, en Normandie. Ferruccio Reggiani, le pater familias, parti en éclaireur, a atterri là parce qu'un copain de la Garibaldienne, l'amicale des Italiens expatriés, lui a fait miroiter un travail et un salaire. En pays de Caux, Ferruccio a commencé par décharger des bidons de lait avant de pouvoir exercer sa véritable profession, coiffeur. Un beau matin, à Reggio, Letizia trouve un petit mot sur son paillason, déposé par une main amie : Ferruccio les attend dans un hôtel d'Yvetot. La mère et le fils font leurs bagages et prennent le train à Bologne le 1^{er} novembre 1930.

Antifasciste, bien sûr que la famille Reggiani l'est, si on met à part l'oncle Ovido. D'ailleurs, toute leur ville d'origine l'est. Si l'Émilie-Romagne, au nord de l'Italie, est la région natale du *Duce*, c'est du côté de Reggio que se sont créées les premières coopératives agricoles dont Lénine s'inspira pour fonder les kolkhozes. Autant dire que la marche sur Rome n'a pas enthousiasmé grand monde. Cela ne fait toutefois pas des Reggiani des résistants de la première heure ni des opposants résolus.

Mais un événement resté dans la mémoire familiale a sans doute précipité l'exil. Serge Reggiani, dans ses différents écrits, le resitue en 1928 ou 1929. Il se souvient d'avoir trouvé irrésistible le petit uniforme, bien plié dans le carton apporté par l'institutrice. « Tu le donnes à tes parents, ils doivent me le payer dès que possible », précise l'enseignante, une dame tout enchignonnée. Sergio, comme tout le monde l'appelle affectueusement, adore se déguiser et l'aurait bien enfilé sur-le-champ, mais Ferruccio entre dans une colère noire à la vue de l'habit.

« Pas question ! Moi vivant, tu ne porteras jamais un uniforme de *balilla*. Mon fils n'ira pas défiler avec les jeunesses fascistes, compris ? » Le petit a six ou sept ans, et il brave pourtant la colère paternelle. Il retourne à l'école avec l'uniforme et, devant son dépit, l'institutrice le lui offre. Fureur de Ferruccio qui finit, de guerre lasse, par laisser son rejeton défiler avec un fusil en bois. Plus tard, Reggiani avouera avoir trouvé le bonnet un peu ridicule, mais n'avoir pu résister au bonheur de devenir, ne serait-ce que pour quelques heures, un petit soldat.

Pourtant, si l'on en croit Simon Reggiani, son fils, la pression croissante des fascistes sur les habitants de Reggio Emilia n'aurait sans doute pas suffi à convaincre les Reggiani de s'exiler s'il n'y avait eu aussi une brouille

familiale autour du salon de coiffure de Ferruccio et Letizia, en indivision. Noëlle Adam, la dernière femme de Reggiani, se pose aussi des questions dans ses mémoires : « Les Reggiani auraient franchi les Alpes moins à cause des événements politiques qui empoisonnaient le pays et leur famille que pour des raisons plus personnelles, dont il n'a jamais rien voulu dire. L'antifascisme sincère qui les animait avait peut-être servi de paravent à des motifs familiaux plus graves et pesants. » Et, à l'été 1930, la famille se décide à l'exil qui se fera en deux temps.

« Sale petit macaroni », celle-là, Sergio l'entendra plus d'une fois. On n'est pas toujours tendre, en Normandie ou ailleurs, avec les petits ritals à peine débarqués du train. Cette histoire, Cavanna ou Lino Ventura la raconteront dans les mêmes termes. Parfois, c'est la simple curiosité par trop insistante de ses nouveaux camarades que le gamin prend pour de l'agressivité. À huit ans, Sergio n'a pas la carrure de Lino, et, s'il n'a rien contre un direct bien envoyé, il choisit de s'imposer par sa maîtrise de la langue. Il devient en peu de temps l'un des meilleurs de la classe en français. Et les quolibets se font plus rares.

Normal, pense Letizia, qui n'a cessé de rappeler à son fils qu'elle est une Médicis. Letizia descend en effet par son père de Caroline de Médicis, dernière du nom. « Tu comprends, Sergio ? Une Médicis ! » Existence certes modeste, mais ascendance illustre. Le fils tant aimé est donc logiquement doté des plus éminentes qualités. Sur les bancs de la communale d'Yvetot, Sergio, qui à l'époque ne croit pas un mot des récits maternels, devient Serge.

Les Reggiani quittent Yvetot en 1931, direction Aulnay-sous-Bois où des familles italiennes sont déjà installées. En 1977, à cinquante-cinq ans, dans la chanson *Si c'était à recommencer*, il tirera les leçons de son

expérience normande : « J'aim'rais repasser la frontière/
Et sans capuche ni manteau/Redébarquer à Yvetot/Un
soir d'hiver ».

Puis les Reggiani quittent Aulnay pour la capitale et, après plusieurs séjours dans de petits hôtels des quartiers de Tolbiac, de Nation ou de Charonne, ils posent leurs bagages 110, rue du Faubourg-Saint-Denis.

Nouveau dépaysement. Les voilà au cœur du Paris populaire, où Letizia et Ferruccio reprennent leur vie de coiffeurs, comme à Reggio. Mais la clientèle n'est pas tout à fait la même. La rue Saint-Denis n'est pas loin et ces dames et leurs souteneurs viennent se refaire une beauté chez les Reggiani. La prison pour femmes de Saint-Lazare est aussi toute proche, et Ferruccio adore cette ambiance canaille. Proxénètes, prostituées, vendeurs à la sauvette, vieux copains d'Italie qui viennent passer quelques heures et raconter leur vie – comme ce Bervini, surnommé « le taureau », antifasciste qui s'est évadé à la nage du baignoire de Lipari... On ne s'ennuie jamais dans le salon des Reggiani.

Le petit, ébahi, découvre une facette de son père qu'il n'imaginait pas. Ferruccio a les mains un peu baladeuses et une tchatche étourdissante. Il met en scène un passé de champion cycliste, se fait appeler Monsieur Henri en hommage à Henri Pélissier, auquel il lui plaît de se comparer. Ferruccio, comme plus tard son fils dans *Le Barbier de Belleville*, ne se satisfait pas de son existence. Mais s'il ne chante pas, ses rêves sont sportifs, et il organise des combats de boxe avec des Italiens qu'il fait venir à Paris. Le gamin y assiste toujours, juché sur une petite plateforme.

Plusieurs fois par semaine, père et fils se rendent au Sporting Central Club du faubourg Saint-Denis. Ferruccio a boxé dans sa jeunesse et, pour rien au monde,

il ne loupait un match. Serge aussi se rêve en boxeur et en cycliste. Il s'y prépare avec ardeur : tours du lac au bois de Boulogne sans se ménager, entraînements intensifs de boxe dans l'appartement familial, seul devant sa glace avec les gants qu'il s'est confectionnés, avant de passer aux travaux pratiques rue La Fayette contre les garçons bouchers du quartier. Ces forts gaillards n'ont pas toujours le dessus. Reggiani racontera qu'ils sont ses adversaires favoris : plus costauds, certes, mais comme il pèse un peu plus de soixante-deux kilos à quatorze ans, il a de l'endurance et de la vivacité à revendre. Il s'est forgé un corps nerveux et musclé par les haltères et la corde à sauter. Les rêves d'ascension sociale du gamin, via la réussite sportive, prennent pourtant rapidement fin. Faute de dons exceptionnels. Ferruccio est-il déçu, lui qui rêvait un futur sur les rings pour son gamin ? Il n'en dit rien. Et, puis qu'importe, Sergio sera coiffeur, voilà tout.

Car le gamin déraciné qui doit renoncer au sport de haut niveau à l'adolescence vit déjà avec une culpabilité plus grande encore, et qui ne le quittera jamais. En 1928, quand la famille est encore à Reggio, Letizia accouche d'un deuxième enfant, Luciano. Que se passe-t-il cette nuit d'hiver où la fenêtre est ouverte et laisse entrer l'air glacé ? Qui l'a ouverte ou simplement mal fermée ? Luciano, âgé d'à peine trois semaines, succombe rapidement à une pneumonie. Toute sa vie, son frère aîné se reprochera d'avoir mal fermé cette fenêtre. Il écrira même en avoir le souvenir précis, se revoyant en liquette tourner l'espagnolette de l'unique chambre familiale de la Via Migliorati. L'acteur repensera des centaines de fois à son père portant le petit cercueil de bois blanc vers le cimetière.

Letizia aura beau affirmer que rien ne s'est passé comme il l'affirme, elle ne parviendra jamais à l'en convaincre.

Dans son livre *Dernier courrier avant la nuit*, écrit alors qu'il a soixante-treize ans, Reggiani revient une nouvelle fois sur ce moment terrible : « Je sais bien que la mort d'un nourrisson était chose courante à l'époque, mais celle de Luciano demeure une tragédie, une fêlure dans ma vie d'enfant. Je ne crois pas au paradis ni au bric-à-brac de l'au-delà, mais s'il y a un ailleurs après la mort, peut-être y croiserai-je mon petit frère. Je le prendrai alors entre mes vieux bras, comme un aïeul ferait du dernier rejeton de sa lignée, et je le bercerais paisiblement, essayant de réchauffer son petit corps glacé. »

Noëlle Adam, la compagne de ses vingt-cinq dernières années, évoque cet épisode comme une « profonde blessure à l'âme », ajoutant, non sans une certaine malice : « De quoi constituer un remarquable terreau pour la mélancolie dont, par bonheur, il ferait son gagne-pain. »

Serge reste donc fils unique, et la relation qu'il va nouer avec sa mère en fera un duo d'anthologie. Toute sa vie, la minuscule Letizia conservera une emprise considérable, soutenant et critiquant son fils avec la même ardeur. Toute sa vie, elle vivra non loin de lui, lui coupant les cheveux et lui préparant ses *gnocchi di patate*. Toute sa vie, il se demandera avec angoisse lequel mourra avant l'autre. Ses compagnes successives – Janine Darcey, Annie Noël et Noëlle Adam – devront composer avec cette petite femme en acier trempé qui commence toujours par les dévisager sans aménité, sans jamais que Serge s'interpose. Il faut trouver un terrain d'entente avec celle que Noëlle Adam qualifie dans ses mémoires d'Agrippine.

Serge, enfant, observe le couple parental et s'adapte à son fonctionnement. Ferruccio s'est épris d'une jeune coiffeuse ayant commencé à travailler dans une usine de

textiles dès l'âge de sept ans et qui a décidé de s'établir à son compte à quinze ans. Le grand-père de Letizia avait une splendide écurie de chevaux à Modène ; le père – Pépé Emilio – observe sa décadence un verre à la main. La jeune fille n'a nulle envie de se laisser sombrer avec le reste de sa famille. Elle ne sait pas coiffer ? Qu'importe, elle apprendra dans sa minuscule échoppe où elle ne peut accueillir qu'un client à la fois.

Après le mariage, les Reggiani travaillent ensemble, ce qu'ils feront toute leur vie. Dans la pièce unique où ils vivent, le gosse guette leurs étreintes, qui sont rares. Au temps de Reggio, Ferruccio prend l'habitude des soirées arrosées avec les copains. Il boit, il joue au poker, il aime qu'on le remarque, il brasse de l'air ; Letizia est tout en intériorité. Il rentre tard et elle vit mal ses assauts en pleine nuit.

En feuilletant son album de famille, Reggiani adulte s'attarde sur son visage fermé, ses lèvres pincées. Ferruccio s'amuse, Letizia se crispe. Elle n'est pas commode, mais elle n'a guère connu de répit. À six ans, elle ne vivait déjà plus chez ses parents. Elle prendra sa revanche sans méchanceté après la mort de Ferruccio. Le jour des obsèques de son père, Reggiani organise un déjeuner chez lui, rue de Sévigné. Et la petite Letizia se met soudain à multiplier les anecdotes sur ses échanges avec le défunt, sidérant l'assistance par son aisance et son sens de la rigolade. « Il me disait que ses bras raccourcissaient. Je lui ai dit que ce n'étaient pas ses bras qui raccourcissaient, mais ses couilles qui descendaient, c'est pour ça qu'il ne pouvait plus se les gratter ! » Fou rire général.

Quand elle se détend, Letizia se fait rossignol. Elle chante magnifiquement le répertoire de l'opéra italien, comme ses sœurs. Son fils, enchanté, expliquera à de nombreuses reprises ce qu'il lui doit. Toutes ces heures passées à l'écouter valent des années de formation. « Tu

- Valérie Lehoux, *Barbara, portrait en clair-obscur*, Fayard, 2007.
- Claude Lelouch, Claude Baignères, Sylvie Perez, *Ces années-là*, Fayard, 2008.
- Claude Lelouch, *Le Dictionnaire de ma vie*, Kero, 2016.
- Claude Lemesle, *Plume de stars*, L'Archipel, 2009.
- Claude Lemesle, *L'Art d'écrire une chanson*, Eyrolles, 2010.
- Charley Marouani, *Une vie en coulisses*, Fayard, 2011.
- Anne-Sophie Mercier, *Piccoli, derrière l'écran*, Allary, 2020.
- Yves Montand, *Ce que j'ai dit*, Nouveau Monde, 2016.
- Georges Moustaki, Marc Legras, Michel Legras, *Chaque instant est toute une vie*, Marque-Pages, 2005.
- Georges Moustaki, *Petit abécédaire d'un amoureux de la chanson*, L'Archipel, 2012.
- Claude Naumann, *Jacques Becker*, Éditions Bibliothèque du Film, 2000.
- Rui Nogueira, *Le Cinéma selon Jean-Pierre Melville*, Capricci, 2021.
- Philippe Noiret, Bruno Putzulu, *Je me suis régélé*, Flammarion, 2007.
- Michel Piccoli, Gilles Jacob, *J'ai vécu dans mes rêves*, Grasset, 2016.
- Laurence Schifano, *Visconti, les feux de la passion*, Perrin, 1987.
- Simone Signoret, *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, Le Seuil, 1976.
- Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Gallimard, 1996.
- François Truffaut, *Les Films de ma vie*, Flammarion, 1975.
- Gabriela Trujillo, Marco Ferreri, *Le cinéma ne sert à rien*, Capricci, 2021.

Crédits photographiques

7 : Lira Films-President Produzioni/Coll. Christophe L ; **11** : Studio Harcourt/Ministère de la Culture, Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie, Dist. RMN-Grand Palais ; **21** : Lido/Sipa ; **31** : Pierre Jahan/Roger-Violet ; **39** : Raymond Voinquel/Ministère de la Culture, Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie, Dist. RMN-Grand Palais ; **49** : AFP Photo ; **59** : Coll. Christophe L ; **67** : Studio Lipnitzki/Roger-Viollet ; **79** : Dino de Laurentiis Cinematografica/Arch. 7^{ème} Art/Photo12 ; **91** : Robert et Raymond Hakim/RnB/Coll. Christophe L ; **101** : Studio Lipnitzki/Roger-Viollet ; **111** : André Sas/Gamma-Rapho ; **121** : Pennebaker Productions/Photo12 ; **129** : Champion-Rome Paris Films/Coll. Christophe L ; **139** : Georges Galmiche/Ina/AFP ; **151** : Dalmas/Sipa ; **159** : All Pix/Sunset Box/Aurimages ; **169** : Jean-Pierre Leloir/Gamma-Rapho ; **179** : André Perlstein/Roger-Viollet ; **187** : Farabola/Bridgeman Images ; **197** : Giovanni Coruzzi/Bridgeman Images ; **205** : Keystone France/Gamma Rapho ; **215** : Claude James/Ina/AFP ; **225** : Michel Artault/Gamma Rapho ; **233** : Patrice Picot/Gamma Rapho ; **243** : Keystone France/Gamma Rapho ; **255** : Bernard Prim/Films66-Mara Films-Laser Production-Produzioni Europeen Associate/Coll. Christophe L. ; **263** : Keystone France/Gamma Rapho ; **273** : Les Films 13/Coll. Christophe L ; **281** : Archives Claude Lemesle ; **291** : Studio Lipnitzki/Roger-Viollet ; **301** : Patrice Picot/Gamma Rapho ; **309** : Bertrand Guay/AFP